

veraine, mais sans quitter leur ancien titre de naïk. Cette grande révolution était récente lorsque les Européens se montrèrent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y était alors peu de chose. Il se réduisait aux diamans de Golconde, qui étaient portés à Calicut, à Surate, et de là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandaient en Europe et en Asie. Masulipatnam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, était le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenait tous les ans, elles étaient achetées par les navigateurs arabes et malais qui fréquentaient sa rade, et par des caravanes qui s'y rendaient de l'intérieur des terres. Ces toiles avaient la même destination que les diamans.

xxxviii.  
Comment les  
Européens  
ont établi  
leur com-  
merce à la  
côte de Co-  
romandel, et  
quelle exten-  
sion ils lui  
ont donnée.

Le goût qu'on commençait à prendre parmi nous pour les manufactures du Coromandel inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations européennes qui fréquentaient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres qui n'offraient pas une seule rivière navigable, ni par la privation totale de ports dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année, ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes et inhabitées, ni par la tyrannie et l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendrait chercher l'argent; que le

Pégu fournirait des bois pour les édifices, et le Bengale des grains pour la subsistance; que sept à huit mois d'une navigation paisible seraient plus que suffisans pour les chargemens; qu'il n'y aurait qu'à se fortifier pour se mettre à couvert des vexations des faibles despotes qui opprimaient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formèrent du consentement des souverains: toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étaient fixées par une haie de plantes épineuses qui formait toute leur défense. Avec le temps on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuraient, et la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat et l'indépendance de ces établissemens blessèrent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étaient formés; mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités selon la mesure des richesses et de l'intelligence de la nation qui l'avait fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leurs privilèges exclusifs au-delà du Cap de Bonne-Espérance n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers; et par degrés il tomba tout entier entre les mains des Anglais et des Juifs, des Arméniens,

des Baniens qui vivaient sous leur protection. Aujourd'hui ce grand objet de luxe se réduit à peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan ont écarté les hommes de ces riches mines ; et l'anarchie dans laquelle est plongé ce malheureux pays ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achète des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la nôtre pour que ces détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achète des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés et perfectionnés par notre industrie. On y achète enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter, parce que la nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans ces brillantes et ineffaçables couleurs qui font le principal mérite des ouvrages de l'Inde. Elle nous a surtout refusé les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre.

Les Indiens ne suivent pas partout la même méthode pour peindre leurs toiles, soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines provinces, soit que les différens sols produisent des drogues différentes, propres aux mêmes usages.

Ce serait abuser de la patience de nos lecteurs

que de leur tracer la marche lente et pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On dirait qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'ils se sont arrêtés dans la carrière des arts sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siècles, tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, et que nous voyons avec une émulation pleine de confiance l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on serait tenté de croire que depuis un temps immémorial ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux. Mais, quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matières, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourrait surprendre, c'est la médiocrité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois à toutes les associations européennes une quantité considérable de toiles, et que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes de toutes couleurs, parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan qui s'é-

tend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange offre quelques toiles de toutes les espèces, on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie septentrionale, les communes au milieu, et les grossières à la partie la plus méridionale. On trouve des manufactures dans les comptoirs européens et sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau et plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse trente à quarante lieues dans les terres. Des marchands indiens établis dans nos colonies sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité et de la qualité des marchandises. Le prix en est réglé sur des échantillons. Ces agens reçoivent, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs commissionnaires répandus partout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, et d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevrait jamais ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent à la vérité pour leur compte ce qui sert à la consommation intérieure. Ces entreprises, qui n'exigent qu'un faible capital, et un capital qui rentre toutes les semaines, sont rarement au-dessus des

facultés du plus grand nombre; mais peu d'entre eux ont des moyens suffisans pour exécuter sans secours des toiles fines destinées à l'exportation; et ceux qui le pourraient ne se le permettraient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite tiennent toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure pour le temps le plus convenable la quantité de marchandises dont elles ont besoin, et de la qualité qu'elles les désirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent et de crédit ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois au plus pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation. On est même réduit à en recevoir qu'on connaît pour mauvaises, et qu'on aurait rebutées dans un autre temps. La nécessité de compléter les cargaisons, et d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperait en pensant qu'on pourrait déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de ven-

dre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seraient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchaient le corps qui les occupe de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auraient aucun débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudrait pas, et les autres compagnies européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été ni ne pouvait être utile.

C'est un usage immémorial dans l'Indostan que tout citoyen qui emprunte donne un titre par écrit à son créancier. Cet acte n'est admis en justice qu'autant qu'il est signé de trois témoins, et qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorsque le débiteur manque à ses obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'est renfermé, parce qu'on est bien assuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne se permettrait pas même de prendre la moindre nourriture sans en avoir obtenu la permission de son créancier.

Les Indiens distinguent trois sortes d'intérêts : l'un qui est péché ; l'autre qui n'est ni péché ni vertu ; un troisième qui est vertu ; c'est leur langage. L'intérêt qui est péché est de quatre pour cent par mois. L'intérêt qui n'est ni péché ni vertu est de deux pour cent par mois. L'intérêt qui est vertu est d'un pour cent par mois. Le dernier est à leurs yeux un acte de bienfaisance qui n'appartient qu'aux âmes les plus héroïques. Quoique ce traitement soit celui qu'obtiennent les nations européennes qui sont réduites à emprunter, on sent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité sans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays. Il n'y a guère que Porto-Novo qui en ait conservé une très-faible partie.

Cette ville est située au bord de la mer, et baignée au sud par une rivière. Les ruines qui l'entourent paraissent démontrer qu'elle eut autrefois des fortifications. La cour de Lisbonne la compta long-temps parmi ses possessions. Ceux de ses sujets qui s'y établirent durant ce période y ont laissé d'assez nombreux descendans généralement dégradés par leur inertie, par leur pauvreté, par la plus incroyable superstition, entretenue avec soin par un prêtre ignorant envoyé de Goa. Ils n'ont conservé de leur origine qu'une fierté telle que pouvaient l'avoir leurs ancêtres conquérans des Indes. Leur langage est un portugais corrompu. Ce

jargon est devenu d'un usage général sur la côte entière. On l'emploie dans les affaires, on l'emploie dans les conversations. Les Européens eux-mêmes sont la plupart réduits à s'en servir dans l'intérieur de leurs maisons, parce que les femmes blanches nées, élevées dans le pays, ou ne savent pas ou n'aiment pas à parler un autre idiome.

Les Hollandais, les Danois et les Français avaient établi des loges à Porto-Novo. Elles furent pillées en 1740 par les Marattes. Ces rapines dégoûtèrent les trois nations d'un marché sans défense, exposé aux violences du premier brigand qui s'y porterait avec quelques forces. Leur retraite fit rentrer toutes les affaires dans les mains des choulis, qui s'étaient vus avec regret privés des plus importantes. Ces mahométans, issus d'un Arabe et d'une Indienne, font, comme ceux de Naour, avec lesquels il ont une origine commune, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le petit cabotage, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Masulipatnam ont un autre genre de trafic. Ils vont chercher au Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, et vont les revendre, avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux mêmes d'où ils les ont tirées.

Si vous en exceptez ces liaisons de peu d'im-

portance, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui ont souvent pour associés quelques banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à quatre millions de livres les toiles qu'ils tirent du Coromandel pour les différens marchés de l'Inde. Celles qu'ils expédient pour nos parages leur coûtent neuf ou dix millions. L'Asie donne en échange des épiceries, du riz, du blé, du sucre, des dattes; et l'Europe donne des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, d'autres articles moins considérables. Ces objets réunis peuvent valoir cinq millions. Le Coromandel ne reçoit donc en argent que huit à neuf millions.

Tel était l'état du commerce dans cette partie de l'Inde lorsque la mort de l'empereur Charles VI devint entre la France et l'Angleterre une source de discorde. La cour de Versailles crut convenable à ses intérêts de partager entre divers prétendans des états qui, réunis, avaient plus d'une fois déconcerté ses projets. De son côté, le ministère britannique jugea qu'il ne devait rien négliger pour affermir l'indivisibilité qu'il avait garantie d'un héritage qui pourrait occuper dans le continent un peuple qui lui paraissait trop fort et trop entreprenant. Une politique si diamétralement opposée brouilla les deux nations en 1744. Elles se firent une guerre vive sur plusieurs points du globe, et, plus vivement qu'ailleurs, au Carnate, où étaient leurs meilleurs établissemens

xxxix.  
Causes des  
guerres entre  
les Français  
et les Anglais  
à la côte de  
Coromandel.